

UN OPERA DE PAPIER

Création 2019

Tout public dès 4/5 ans

NOVO n° 56 - octobre 2019



© Raoul Gilibert

Le lisse et le froissé

C'est par cette métaphore qu'Eve Ledig, directrice de la compagnie *Le Fil rouge théâtre*, a voulu nommer les champs existentiels qui interrogent les deux extrêmes de la vie. En 2016, un labo de recherche démarre à Québec, la création d'*Un opéra de papier* prend doucement vie. Paroles collectées dans des centres de petite enfance et des maisons de retraite, elles témoignent aussi d'un sujet tabou, celui de la mort, celle dont aux enfants on dit si peu, mais qui n'échappe ni à leurs rituels ni à leur intime. « *Nous sommes partis d'une matière très concrète, le papier de soie, qui rendait visible ce dont je voulais parler, c'est-à-dire l'âme.* » Réellement construit comme un opéra, le spectacle utilise comme livret une légende alsacienne, accompagnée par la musique live et toujours subtile de Jeff Benignus. Naton Goetz et Sarah Gendrot-Krauss, l'une de voix rocaïlle et l'autre de cristal offrent une variation de leurs arts multiples magnifiée par la scénographie du chorégraphe Yvan Favier. Si *Un opéra de papier* s'adresse aux enfants à partir de cinq ans, il ne fait aucun doute que l'exigeante et bouleversante mise en scène d'Eve Ledig livre aux cœurs et aux corps de tous âges le sens même de l'humanité.

Par Nathalie Bach

EVE LEDIG À CORPS ET À VIE

Par Nathalie Bach ~

LA COMPAGNIE LE FIL ROUGE THÉÂTRE LIVRE SA CRÉATION : UN OPÉRA DE PAPIER. RENCONTRE AVEC SA CRÉATRICE.

« *Le lisse et le froissé* » que vous utilisez comme métaphore des deux extrêmes de la vie aurait pu faire titre ?

En réalité, et comme souvent pour mes spectacles, c'est le sous-titre qui est devenu titre. C'est venu comme une fulgurance sur les questions existentielles que j'avais envie d'aborder. Qu'est-ce que vivre, venir au monde, mourir, je voulais qu'on entende tout de suite l'étrangeté dans cet assemblage *Opéra de papier* qui s'adresse à tous, et bien sûr aux enfants à partir de cinq ans.

Vous l'avez réellement construit comme un opéra ?

Nous sommes partis d'une matière concrète, le papier de soie. C'est une matière qui m'a toujours parlé, une sensation que j'aimais et qui rendait visible ce dont je voulais parler, c'est-à-dire l'âme. Je voulais quelque chose qui puisse rendre compte et entourer l'âme et ses débordements. Et puis,

avec Yvan Favier, chorégraphe et scénographe, et Jeff Benignus, compositeur, mes compagnons de route, nous avons démarré chacun à notre endroit à partir d'une installation plastique que le corps et le mouvement des actrices mettaient en paysage. Dans un *Opéra de papier*, on est dans la métamorphose, tout le temps. Voilà pour le matériau, puis la musique. Comme livret, je me suis servie d'une légende alsacienne, archaïque, c'est-à-dire avant les religions monothéistes. J'ai une telle passion pour cette période animiste. On s'est coupé de ça, on a perdu tellement de choses, quand la terre, la rivière, enfin tout avait une âme. En fait, je crois que je suis restée totalement archaïque !

Vous convoquez beaucoup la mythologie, la philosophie. Et la psychanalyse ?

Elle infuse... De la même façon, la mythologie rassemble nos fantasmes. Comme les légendes. Par exemple, pendant longtemps les êtres humains n'ont pas su que l'acte sexuel était la procréation, qu'on faisait des enfants, qu'on faisait l'amour alors ils se baignaient dans les sources pour avoir un enfant parce que la légende dit que les bébés attendent dans des puits qu'une femme vienne les chercher. C'est une idée qui m'a convenu longtemps ! Ça m'émeut tellement l'idée de venir au monde à partir du désir d'une femme. Il faut dire qu'enfant, je suis tombée dans un de ces puits à bébé et c'est ma grand-mère, protestante calviniste, qui m'a repêchée, emmaillottée et fait renaître si je puis dire, une seconde fois. Et puis je suis née plein d'autres fois dans ma vie, avec des rencontres, c'est ce qui m'anime tout le temps.

Un *Opéra de papier* touche au tabou, à la mort, celle si difficile à nommer ?

Parce qu'on a oublié qu'elle fait partie de la vie, qu'elle est l'ultime métamorphose. Et c'est grave de taire ou de cacher ce sujet aux enfants. On a perdu le lien avec la vie et la mort, indissociablement liés. Il faut que les adultes, les enfants entendent ça. Parce que non seulement ça aide à vivre mais ça éclaire.

En Occident, rites et rituels semblent s'amenuiser ou bien en sont-ils recouverts par d'autres ?

On s'est considérablement appauvris à ce sujet. Mais heureusement toute cérémonie peut s'inventer et les enfants ne s'en privent pas, c'est vital.

En Occident toujours, même si la parole de l'enfant est par moment mise en lumière, celle des « aînés » paraît amoindrie.

C'est terrible. D'ailleurs j'aime beaucoup le terme de grand âge et de petit âge, juste avant

le départ et juste après l'arrivée. C'est pour cette raison aussi qu'il était important de collecter la parole des uns et des autres, et celle des enfants nous ramène invariablement au réel. Nous avons démarré un labo de recherche à Québec en 2016 dans des centres de petite enfance et des maisons de retraites. J'ai été frappée de voir à quel point les hommes ne parlaient pas, parce qu'ils sont aussi ceux à qui l'on a défendu de pleurer. Pour les femmes c'était plus facile. Mais pour ces deux « bouts » de la vie, la parole est plus difficilement prise en compte d'une manière générale.

Vous avez conçu et mis en scène tout en écrivant ?

Au théâtre, j'envisage les choses comme une partition, j'ai envie de dire que j'écris à la verticale. Il y a la musique, puis les chants, la parole des collectés, puis la lumière etc., en même temps que les répétitions. Ce qui ne veut pas dire qu'on y arrive vierge. Chacun a beaucoup pensé avant et de mon côté j'ai écrit le projet en amont ce qui m'a permis de l'oublier et de le redécouvrir en y travaillant avec Sarah Gendrot-Krauss et Naton Goetz qui sont au plateau avec Jeff. Le choix des timbres de voix a été très important. Sarah a une voix de cristal extrêmement tra-

vaillée, Naton vient du rock et Jeff a une voix "tout-terrains". J'avais vraiment envie que cette matière sonore, ce trio vocal soit sculpté en se frottant et en se heurtant aussi par leur particularité. Après c'est la rencontre de trois corps, trois énergies.

— La première parole c'est le corps. —

Eve Ledig

Dans tous vos spectacles, le rapport au corps est primordial

Oui, parce que la première parole c'est le corps et elle nous concerne tous. C'est bien plus qu'un instrument, c'est notre être. Il est passé, présent et avenir. On peut y lire notre histoire. Quand un corps parle, ne bavarde pas mais parle, les enfants entendent tout parce qu'eux-mêmes le reçoivent dans le corps. Nous, adultes, nous nous sommes coupés de tout cela alors que c'est le corps qui écoute et qui regarde. Et tout de suite après il y a la musique. Ce sont les arts premiers. Même si ces images d'Indiens par exemple qui chantent et dansent peuvent paraître cliché, ils parlent et entrent en résonance avec la terre. Quand on les laisse vivre et se déployer tranquillement, les enfants ont cela en eux. Et je trouve qu'une des choses les plus fortes et les plus belles de la vie est de redevenir soi-même, et non pas « retrouver son âme d'enfant », je n'aime pas du tout cette expression. Mais par des stratégies de détournement et

de désir retrouver ce que l'on a fait taire ou tout ce qui a été blessé dans nos corps à un moment. Dans la création, c'est de là qu'on part aussi...

Depuis 2003, votre compagnie a amené sa singularité dans le théâtre jeune public sur le territoire national et international...

Pourtant je m'y sens à l'étroit et en même temps absolument à ma place. À l'étroit parce que le geste artistique envers les enfants n'est pas suffisamment reconnu, quelque part on ne le considère pas comme étant du théâtre parce que d'une certaine façon ce sont les enfants qu'on ne reconnaît pas à leur juste mesure. Quand ils sont amenés au théâtre quelquefois les instits se croient encore dans la salle de classe. On les engueule, on leur dit de se taire, on leur donne des ordres au lieu d'écouter leurs pensées et leurs silences aussi. Les adultes ont tellement peur des enfants ! Je suis en porte-à-faux avec cela. Je crois que c'est une erreur profonde de mettre d'abord l'éducation, la pédagogie au premier plan. C'est évidemment indispensable mais la priorité c'est de laisser la place aux sensations. Lorsqu'elles étaient petites, mes filles m'ont tellement appris le jour où je leur ai proposé différentes activités. « Oh, non ! Laisse-nous jouer ! » Le jeu, avec la terre, l'eau, des bâtons, l'espace du rêve, de l'ennui, leur laisse-t-on encore cette possibilité ? Tout ça dans un monde d'hyper contrôle et d'hyperactivités. Même dans le théâtre jeune public on n'attend de nous de distraire les enfants, de tendre vers une normalité qui conforterait l'idée que les enfants veulent du joli, du beau, des petites fleurs et des papillons. Forcément je suis à contre-courant ! On vit dans un monde où la peur et donc le politiquement correct ont tout envahi. Après, je déteste les gens qui disent « c'était mieux avant » ! Mais oui, j'aime l'audace, l'art, le sauvage, parce que l'art c'est le sauvage.

Et le théâtre, le sacré ?

Totalement. Et je ne peux m'y permettre aucune complaisance parce que vraiment, c'est l'endroit du désir.

— UN OPÉRA DE PAPIER,

pièce de théâtre musical le 17 janvier
à la Minoterie, à Dijon ; les 22 et 23 janvier
à la salle Europe, à Colmar ; à la MJC Palente,
à Besançon ; du 29 janvier au 3 février au TJP
CDN d'Alsace
www.tjp-strasbourg.com

AU TJP/CDN

Strasbourg: un opéra de papier du 29 janvier au 3 février

Quand on lui demande comment est né son dernier spectacle Opéra de papier, Eve Ledig répond qu'elle avait envie de parler de questions existentielles qu'on se pose à toutes les générations. Qu'est-ce que vivre ? Qu'est-ce que naître ? Qu'est-ce que mourir ?



La vie. © Margherita Vitagliano

« Ces questions on se les pose très tôt dans la vie », explique l'artiste. Quand les enfants voient un oiseau mort, quand un petit frère ou une petite sœur naissent, ils posent cette question : d'où ça vient ?

« Je voulais partager ces questions existentielles : aller voir dans la première enfance (4 à 7 ans) et chez les personnes âgées de 80 ans et plus » pour collecter de la matière. Un voyage a notamment été fait au Québec. Il s'agissait de montrer comment à ces deux étapes de la vie, on se pose des questions universelles, on rêve, comment on réfléchit. « Il y a des questions universelles dont on n'ose pas parler aux enfants », dit-elle encore. Riche de ces interrogations, Eve Ledig a trouvé un conte à propos d'un lac magique. Est allée à la recherche de récits anciens d'avant les religions monothéistes. « On pensait alors que tout avait une âme ». Aujourd'hui, poursuit-elle en substance, on a oublié ces racines. Et l'artiste de se souvenir : dans les années 50-60, on disait que les enfants venaient de dessous la terre, de sources. « J'aime ces légendes et avais envie de créer un opéra, avec musique et papier de soie, pour tous à partir de 5 ans. De raconter en chantant ».

Sur scène, on trouvera un duo vocal féminin et un musicien (Jeff Benignus). Ce spectacle « parle de l'âme. L'âme, on n'en parle pas. On évoque toujours l'esprit, dit-elle, l'intelligence est la valeur forte de nos sociétés ». « L'âme, elle, est spirituelle ; c'est le souffle, le désir qui anime le souffle ». Et de poursuivre en substance : en méditant, on prend conscience qu'on a un souffle, le souffle de la vie, le désir de vivre. L'artiste a trouvé beau de parler de cela à des enfants.

Et a pensé au papier de soie pour bâtir son spectacle : « l'âme est invisible » ; « le papier de soie est fin, imprévisible comme la vie ; c'est un objet matière qui peut contenir l'âme ». Et permet de « parler de choses du quotidien qu'on ne voit pas ».

« L'âme, poursuit l'artiste est un mystère, le mystère des origines. L'énigme reste entière » Et de préciser : « dans de nombreux pays d'Europe de l'Est, on disait que les bébés viennent de sources sacrées ou de puits ». Pour Eve Ledig, « c'est beau de partager la mémoire collective, on a tous des racines profondes, les enfants doivent y avoir accès ». C'est la première fois que l'artiste travaille sur ces questions. « Dans d'autres cultures la terre était respectée, dit-elle encore. On a perdu cela. Il faut traiter la nature autrement ».

CRITIQUE

ANTOINE LE ROY

Feuilleté consolateur

La Grenouille accueille des spectacles pros destinés au jeune public. Sous sa houlette, Le fil rouge théâtre de Strasbourg vient au Rennweg présenter «Un opéra de papier», devant une salle comble et hyper attentive. Conçue et mise en scène par Eve Ledig, cette pièce pour deux cantatrices de la grâce, un accoucheur de petits événements sonores et toute une compagnie de feuilles de papier de soie, débute dans une scénographie très soignée d'Ivan Favier, où chaque élément semble reposer à sa place, de toute éternité, elle-même baignée par les lumières subtiles de Frédéric Goetz. Peu à peu, Sarah Gendrot-Krauss et Naton Goetz bousculent l'ordre établi, libérant certaines des feuilles retenues au sol par de petits cailloux, pour les élever dans l'air, les suspendant ensuite à quelques fils discrètement tendus au-dessus des têtes. Doucement sollicités par Jeff Benignus, un plateau de verres en cristal et quelques poignées de sable versé invitent à l'audition méditative. Survient le chant, délicieux découpage à trois voix du paysage des résonances, avec notamment une reprise de «Hush, no more», extraite de «The Fairy Queen» de Purcell. Suit en voix off une légende, transmise par une toute vieille Alsacienne de 96 ans, où il est question des sources aux bébés, ou Kinderbrunnen, ces lieux sacrés où se rendaient les femmes aspirant à devenir mères. En écho, le trio chante un livret contemporain narrant l'existence archaïque d'un lac souterrain où se rassemblent les âmes des enfants appelés à naître... Dans une poétique de l'instant ciselé comme... un tableau de papier découpé, le spectacle franchit le seuil de l'imaginaire en se lovant dans le conte, à notre humble avis seule forme connue de l'humanité pour répondre à son besoin de consolation, dont Stig Dagerman dit qu'il est impossible à rassasier. Quoique.